

LA SIXIÈME DES
ÉLÉGIES DE
DUINO
de RAINER
MARIA RILKE

BARBARA FONTAINE

Parmi les œuvres du plus célèbre poète de langue allemande du XX^e siècle, les *Élégies de Duino* sont sans doute celles qui ont été le plus souvent traduites et commentées. Nous comptons à ce jour pas moins de quatorze versions françaises publiées, et il y a fort à parier que traducteurs, poètes et universitaires continueront de s'y frotter.

Composées par Rilke (1875-1926) entre 1912 et 1922, publiées pour la première fois en 1923, ces élégies doivent le titre du recueil au lieu où le poète les a commencées, le château de Duino, surplombant magnifiquement la mer Adriatique. Cependant, Rilke a écrit la plupart d'entre elles dans différents endroits et sur une longue période, à l'instar de la sixième élégie qui nous intéresse ici. Celle-ci, en effet, aurait été commencée en 1912 à Duino et finie à Muzot, en Suisse, en 1922. Si nous avons fait le choix, assez arbitraire, des premiers vers de la sixième élégie, c'est d'une part pour éviter la première, la plus souvent citée, d'autre part parce que ce début où le poète célèbre le figuier nous paraît peut-être plus abordable que d'autres. Mais les *Élégies* restent une œuvre extrêmement dense, riche et complexe, dont la traduction représente une véritable gageure.

Treize ans se sont écoulés entre leur publication en allemand et la première traduction française, celle du germaniste et universitaire Joseph-Marie Angelloz, en 1936. La traduction des *Élégies* constituait sa thèse de doctorat. Puis il a fallu attendre trente-six ans avant qu'Armel Guerne, notamment connu pour sa traduction des contes de Grimm et des romantiques allemands, et poète lui-même, s'y attelle

à son tour, en 1972. Cette longue pause traduit le relatif oubli dans lequel Rilke était tombé dans ces quelques décennies ; il était jugé désuet, dépassé, loin des avant-gardes. Sans doute l'immense difficulté du texte explique-t-elle aussi un si long silence, ainsi peut-être que la guerre et ses retombées sur l'image de la littérature allemande en France. Puis le rythme s'accélère à la fin du XX^e siècle, et presque tous les grands germanistes livrent alors leur version des élégies. L'année 1994 nous vaut même une parution des *Élégies* signée par deux éminents traducteurs : Jean-Pierre Lefebvre (pour la Pléiade) et Marc de Launay. À noter que les trois dernières versions que nous présentons sont l'œuvre de traducteurs qui sont également poètes : François-René Daillie, Jean-Yves Masson et, *last but not least*, Philippe Jaccottet en 2008. Deux autres versions, au moins, sont encore parues depuis celle de Jaccottet mais, comme il a bien fallu faire un choix, nous avons retenu les sept que voilà.

Encore une petite remarque prosaïque avant d'entrer dans la matière : si le texte allemand, le début de cette sixième élégie, comporte exactement 961 signes, toutes les versions françaises en comportent davantage, le record absolu étant détenu par Jean-Yves Masson avec 1324 signes ! De quoi méditer sur la concision de la langue allemande... ou faut-il imputer ce rallongement, également appelé « foisonnement », à l'acte même de traduire ?

Les sept traductions :

- Joseph-François Angelloz, 1936, éd. Paul Hartmann (J.-F. A.)
- Armel Guerne, 1972, Le Seuil (A. G.)
- Jean-Pierre Lefebvre, 1994, Bibliothèque de la Pléiade (J.-P. L.)
- Marc de Launay, 1994, éd. Findakly (M. de L.)
- Jean-Yves Masson, 1996, Imprimerie nationale (J.-Y. M.)
- François-René Daillie, 2000, La Différence (F.-R. D.)
- Philippe Jaccottet, 2008, La Dogana (Ph. J.)

Die sechste Elegie

*Feigenbaum, seit wie lange schon ists mir bedeutend,
wie du die Blüte beinah überschlägst
und hinein in die zeitig entschlossene Frucht,
ungerühmt, drängst dein reines Geheimnis.
Wie der Fontäne Rohr treibt dein gebogenes Gezweig
abwärts den Saft und hinan : und er springt aus dem Schlaf,
fast nicht erwachend, ins Glück seiner süßesten Leistung.
Sieh: wie der Gott in den Schwan.*

Figuier, depuis si longtemps déjà il me paraît lourd de sens
que tu sautes presque entièrement la floraison
et que, dans le fruit à temps résolu,
sans appareil, tu presses ton pur secret.
Comme le tuyau du jet d'eau ta ramure recourbée pousse
la sève vers les côtés et vers le haut : elle jaillit hors du sommeil,
sans presque s'éveiller, dans le bonheur de son fruit le plus doux.
Vois : tel le Dieu entrant le cygne.

(J.-F. A.)

Figuier, depuis longtemps déjà ce m'est un signe
que presque entièrement tu te dérobes à la gloire des fleurs
pour, au-dedans de ton fruit aussitôt révolu,
incélébré, serrer ton pur secret.
Tel le tuyau de la fontaine, ton branchage coudé
conduit en bas, en haut, le jet de sève : et elle, presque sans
s'éveiller ,
jaillit hors du sommeil dans le bonheur de son accomplissement
le plus doux.
Regarde : ainsi que le dieu dans le cygne...

(A. G.)

Comme il y a longtemps, figuier, qu'il est pour moi riche de sens
qu'ainsi tu sautes presque entièrement la floraison
et presses dans le fruit décidé à temps,
sans qu'on chante ta gloire, ton pur secret.

Ta ramure coudée comme le tuyau courbe à la fontaine envoie
la sève vers le bas puis la fait remonter : elle surgit du sommeil
sans presque s'éveiller et entre dans le bonheur de son exploit le
plus doux.

Vois : comme le dieu surgissant dans le cygne.

(J.-P. L.)

Figuier, depuis si longtemps déjà m'importe
que tu négliges jusque de fleurir,
et précipites, sans tapage aucun,
dans le cœur du fruit précocement mûri, ton pur secret.
Comme le bec d'une fontaine, tes branches recourbées
font plonger la sève qu'elles aspirent : elle bondit du sommeil,
à peine réveillée, vers le bonheur de son fruit le plus suave.
Tel le dieu se glissant dans le cygne...

(M. de L.)

Figuier, depuis combien de temps déjà me semble-t-elle
remarquable,
ta manière de négliger presque entièrement la floraison
et de te hâter vers le fruit, jetant au cœur de sa précoce décision,
loin de toute gloire, ton pur mystère.
Comme le tuyau du jet d'eau, les courbes de tes branches
poussent
la sève vers le bas et vers le haut : et du fond du sommeil elle
s'élance,
presque sans s'éveiller, vers le bonheur du plus voluptueux de
ses exploits.

Regarde : comme le dieu s'élance dans le cygne.

(J.-Y. M.)

Figuier, depuis longtemps me semble lourd de sens
que tu sautes presque en entier la floraison,
serrant dans le fruit tôt venu, modestement,
ton pur secret. Tel le tuyau de la fontaine,
tes rameaux sinueux font monter et descendre
la sève qui, sans presque s'éveiller, passe d'un saut

du sommeil au bonheur de son plus doux ouvrage,
tel le dieu se glissant dans le cygne.

(F.-R. D.)

Figuier, depuis combien de temps déjà me suis-je instruit
à te voir presque entièrement sauter les fleurs
pour faire pénétrer dans le fruit précocement
résolu ton pur mystère inglorifié.

Ta ramure courbée, comme le conduit des fontaines,
fait descendre et monter la sève : et l'arbre saute du sommeil,
presque sans s'éveiller, dans le bonheur de son plus doux
ouvrage.

Comme le dieu dans le cygne.

(Ph. J.)

... *Wir aber verweilen,
ach, uns rühmt es zu blühen, und ins verspätete Innre
unserer endlichen Frucht gehn wir verraten hinein.
Wenigen steigt so stark der Andrang des Handelns,
daß sie schon anstehn und glühen in der Fülle des Herzens,
wenn die Verführung zum Blühen wie gelinderte Nachtluft
ihnen die Jugend des Munds, ihnen die Lider berührt:
Helden vielleicht und den frühe Hinüberbestimmten,
denen der gärtnernde Tod anders die Adern verbiegt.
Diese stürzen dahin: dem eigenen Lächeln
sind sie voran, wie das Rossgespann in den milden
muldigen Bildern von Karnak dem siegenden König.*

... Mais nous, toujours nous nous attardons,
ah ! nous mettons notre gloire à fleurir, et dans l'intérieur attardé
de notre fruit terminal nous pénétrons à contretemps.
Peu d'hommes sentent monter en eux un besoin d'agir assez fort
pour se dresser avec flamme dans la plénitude de leur cœur,
dès que l'enjôlement de la floraison, comme une brise nocturne
plus douce,
effleure la jeunesse de leur bouche et leurs paupières :

les héros peut-être et les élus du précoce trépas,
aux veines desquels le Jardinier-Mort donne une autre courbure.
Eux, ils foncent : ils devancent leur propre sourire,
comme les coursiers du char sur les douces
images en creux de Karnak précèdent le roi vainqueur.

(J.-F. A.)

Tandis que nous,
hélas ! dont c'est la gloire de fleurir, nous nous y attardons ;
et nous sommes trahis en parvenant au cœur, venu trop tard,
de notre fruit final.
Rares ils sont, ceux en qui l'impulsion d'agir s'élançait avec assez
de force
pour qu'ils se tiennent prêts, déjà, et flambent en leur plénitude
de cœur
tandis que vient encore, comme un souffle plus suave de la nuit,
la séduction de fleurir, effleurer leur paupière et la jeunesse de
leur bouche.

Peut-être les héros et ceux, élus précoces de l'au-delà, aux veines
desquels la mort, ce Jardinier,
a donné cet infléchissement tout autre.

Ceux-là se jettent en avant ; et leur propre sourire,
ils le devancent, ainsi que les coursiers du char,
dans ces figures de Karnak au relief très doux, devancent le Roi
vainqueur.

(A. G.)

... Au lieu que nous, hélas, nous attardons,
nous qui tirons de fleurir une gloire, et nous entrons mal aboutis
dans l'intérieur tardif du fruit qui nous est enfin venu.

Peu d'hommes éprouvent l'impérieuse urgence d'agir si fortement
qu'ils se dressent déjà en attente incandescente dans la plénitude
du cœur,

quand telle une brise de nuit adoucie la tentation de fleurir
effleure la jeunesse de leurs lèvres, caresse leurs paupières :
peut-être les héros l'éprouvent-ils et les tôt destinés à l'au-delà

dont la mort jardinante incurve autrement les veines.
Ceux-là se précipitent : et leur propre sourire
ils le devançant comme à Karnak sur les basses-tailles
délicatement évidées va l'attelage devançant le roi vainqueur.

(J.-P. L.)

Par contre, nous nous attardons ;
la floraison nous est une gloire, et, dans l'intimité tardive
de notre ultime fruit, nous pénétrons trahis.
Rares ceux chez qui le désir d'agir exerce une telle poussée
qu'ils se dressent déjà et s'embrassent dans la plénitude du cœur
quand la tentation de fleurir, comme l'air plus doux de la nuit,
effleure la jeunesse de leurs lèvres et caresse leurs paupières :
héros et promis à un trépas précoce,
chez qui la mort en jardinant a recourbé les veines autrement.
Ils se ruent en avant et précèdent leur propre sourire
tel, son attelage, le roi vainqueur,
sur les bas-reliefs de Karnak délicatement taillés dans la pierre.

(M. de L.)

... Mais nous, hélas ! nous qui nous attardons :
fleurir est toute notre gloire, et quand vient le moment de pénétrer
au cœur de notre fruit définitif, il est trop tard et nous sommes
trahis.

Ils sont rares, ceux chez qui la soif d'agir monte avec tant de
violence
qu'ils s'embrassent de toute l'abondance de leur cœur et sont
aux aguets
dès qu'un séduisant appel à fleurir vient, avec une douceur d'air
nocturne,
chez eux toucher la jeunesse des lèvres, chez eux les paupières :
les héros, peut-être, et ceux auxquels un départ précoce est assigné,
et dont la mort, en jardinière experte, a autrement infléchi les
artères.

Ceux-là se précipitent, la tête la première : et leur propre sourire,

ils le devancent, comme dans les bas-reliefs de Karnak, aux
douces
figures en creux, l'attelage des coursiers précède le roi triomphant.
(J.-Y. M.)

... Mais nous, hélas
fiers de fleurir, nous nous y complaisons, trahis avant
d'atteindre le dedans de notre fruit tardif !
Rares sont ceux en qui monte un si fort besoin d'agir
qu'ils flambent à l'affût dans la richesse de leur cœur,
dès que la tentation de se laisser fleurir,
telle une brise nocturne, plus douce, effleure
leur jeune bouche et vient caresser leurs paupières :
les héros, tout au plus, et ceux qui mourront jeunes
(la mort, grand jardinier, a autrement ployé leurs veines).
Ils volent en avant de leur propre sourire
tel l'attelage emportant Pharaon vainqueur
sur les douces images creuses de Karnak.

(F.-R. D.)

... Nous, nous traînons,
nous tirons gloire de fleurir, et c'est trahis que nous entrons
dans le centre tardif, enfin, de notre fruit.
Rares sont ceux chez qui l'afflux de l'acte est si puissant
qu'ils s'élèvent déjà, qu'ils brûlent de plein cœur
quand la tentation de fleurir, comme l'air plus doux de la nuit,
leur touche la jeunesse de la bouche et des paupières :
peut-être les héros, les tôt destinés à l'ailleurs,
à qui la jardinière mort infléchit autrement les veines.
Ceux-là s'élancent toujours au-delà ; devançant
leur propre sourire, comme l'attelage, dans les tendres
images creuses de Karnak, le roi vainqueur.

(Ph. J.)